

LE MONUMENT DE MAUPASSANT

L'inauguration.

Le 12 mars la ville de Rouen a célébré une solennité à laquelle tous les amis des lettres se sont associés de cœur.

Il s'agissait de l'érection du buste de Maupassant, que l'on peut contempler à chaque pas du beau marbre où Chépa a reproduit les traits de Flaubert.

Flaubert, Maupassant, ces deux noms illustres sont presque inséparables : l'auteur de « Madame Bovary » fut le maître, on peut dire le père intellectuel de l'auteur de « Fort comme la mort ».

Les Rouennais qui revendiquent ces deux gloires — comme ils ont revendiqué Corneille — viennent de consacrer un monument à la mémoire de Maupassant. Ils ont craint les lenteurs d'une souscription, un comité a convoqué la ville à une matinée où ont concouru à parler MM. Albert Sorel, Laroumet, Jacques Normand, La Comédie-Française a envoyé toute une phalange de ses meilleurs artistes.

Le programme de cette matinée comprenait des attractions de premier ordre. D'abord, la « Nuit d'Octobre » de Musset, avec Mlle Moréno dans le rôle de la Muse. Puis l'« Apparition », « Botella », le « Papa de Simone », nouvelles de Maupassant, lues par MM. Leitner et Georges Ferr, sociétaires du Théâtre-Français; une causerie sur « Maupassant, auteur dramatique », par M. Jacques Normand et, enfin, une « Histoire du Vieux Temps », un acte, de Maupassant, dit par M. Leloir et Mme Pierson.

Les membres du comité pour le monument du très regretté romancier étaient pour Paris: MM. Paul Bourget, Jules Claretie, Hendlé, Cartier, Albert Sorel, Gustave Laroumet, Jacques Normand. Le comité rouennais se composait de MM. Masson-Forestier, Le Breton, docteur Aubé, Robert Pinchon, Henri Allais, Léon Bréner, Chanoine-Davranche, Ernest Deshayes, D. Dautremé, Georges Dubosc, Octave Marais, Sonchieres.

M. Masson-Forestier, président du comité du monument Maupassant, avait tenu à associer à cette œuvre la mère de l'illustre écrivain. Mme de Maupassant, qui vit fort retirée à Nice, n'a pu accepter l'invitation qui lui était adressée, et elle s'en est excusée par cette lettre touchante:

Nice (villa Longue), 28 février 1899.

Monsieur le président,

Votre lettre, si empreinte de bonne grâce, m'a beaucoup émue. Je suis bien malade et bien vieille; je puis à peine tenir ma plume...

Mais comment ne pas vous dire tout de suite combien me paraît doux dans ma sombre vie, cet hommage rendu à mon cher mort, par cette Normandie qui l'aimait tant et que rien ne pouvait lui faire oublier... Est-ce que tous les jours, est-ce que partout dans son œuvre, ne revient pas le souvenir de la terre natale? Ohi, monsieur, laissez-moi vous le dire. Guy de Maupassant avait mérité que vous vous souveniez de lui, et sa vieille mère s'enorgueillit de cet hommage dont vous voulez bien lui offrir sa part.

J'aurais été bien heureuse de pouvoir faire le voyage de Rouen pour cette grande fête littéraire du 12 mars; mais mon état de santé me rend tout déplacement impossible... Ma pensée du moins sera avec vous, tout entière, crorez-le bien.

Veuillez, monsieur, vous charger de l'expression de toute ma gratitude pour vos collègues du comité, et aussi pour toutes les personnes — de moi inconnues — je le regrette — Eh bien! Elle reviendra... un autre jour... Mais... on ne vient pas à cette heure-ci chez les gens quand ils ont du monde à dîner... Ça ne se fait nulle part... Bonjour, madame... Allons! rentrez, vous, Solange!... Mais il faut que vous soyez aussi touchée que cette femme pour quitter la table!

Et s'adressant à Mme Victoire: —Allons!... Sortez, vous aussi!... Good night... Bonsoir... Quand on est malade comme ça, on reste chez soi.

Mme Victoire se retirait. A la porte, elle retrouvait M. Eugène et lui glissait un second louis dans la main.

Un instant plus tard, elle se trouvait dans la rue.

Maintenant, elle était sûre du crime. La jolie Solange ne lui avait pas menti. Jamais elle n'avait écrit à Foot-Dick.

Elle affrétait un fiacre... Un petit cheval rapide dont le cocher cherchait client.

—Cent sous, rue Championnet... Et je vous dirai le numéro.

Et le petit cheval, stimulé d'un coup de fouet, partit comme le vent.

Qu'allait-on faire?... Elle ne savait... A la grâce de Dieu!

Elle allait prévenir la police, elle trait trouver un commissaire qui fouillerait la rue... Oh! elle n'avait plus d'espoir... il était mort... bien sûr! Les assassins avaient en trop de

te, qui ont bien voulu leur efforts aux vôtres, et laissez-moi vous offrir l'assurance de ma haute et rare estime.

Laure de MAUPASSANT.

Quelle émotion dans Paris, dans toute la France, lorsqu'on apprit la mort de Guy de Maupassant. Il succombait tout jeune encore à la pire, à la plus tragique des affections, la paralysie générale. Ce cerveau si lumineux et si fécond n'avait pu résister à un labeur incessant, à une fermentation continuelle, peut-être à des déceptions, à des chagrins restés secrets.

L'éminent écrivain n'avait que quarante-trois ans, il était né le 5 août 1851, au château de Mirmeuil dans la Seine-Inférieure. D'abord, employé au ministère de l'Instruction publique, il débuta par des nouvelles qui firent sensation. Inutile de donner la liste de ses ouvrages, tous sont populaires, tous portent le même empreinte de vigoureux talent, peut-être de génie.

A une époque d'anarchie littéraire, Maupassant eut le mérite de rester un écrivain français et on peut ajouter classique. Alors que tant de stylistes s'évertuaient à défigurer la langue française, sous prétexte de l'enrichir, il eut pour elle un respect filial et en quelque sorte chevaleresque. Ce moderne très moderniste eut cependant l'étrange de la vieille roche.

On peut lui reprocher un regrettable manque d'idéal. Il y eut assurément quelque brutalité dans son robuste talent. Maupassant, né gentilhomme, avait plus de race que de distinction; mais quelle franchise dans son allure et quelle loyauté dans son labeur! Certes, il fut réaliste, mais sans le parti pris de ne peindre que des laideurs.

A notre avis, il vivait surtout par sa forme, une des plus parfaites qui soient: sa phrase nette, colorée, pleine de relief, d'un modelé ferme et délicat, d'une souplesse nerveuse, ferme et musclée, le met au premier rang des romanciers français. Il a écrit peu de vers, mais charmants. C'était un galant homme, ennemi du charlatanisme et de la réclame, aimant sincèrement les lettres sans avoir les petits travers inhérents à la production littéraire.

Sa coquetterie et peut-être son malheur fut une extrême indépendance. A la fin de sa vie, il était devenu solitaire jusqu'à la misanthropie.

Beau gars, vrai gars normand avec son col de taureau et ses cheveux crépus, bon compagnon à l'occasion malgré un fond de dédain et de tristesse, hautain et bon enfant, franc et ironique, il commandait la sympathie tout en inquiétant quelque peu. En somme, une des plus hautes et des plus originales personnalités de la littérature contemporaine.

Il n'aimait pas qu'on parlât de lui, redoutait les indiscretions comme une jolie femme, et fuyait les interviews comme la peste. Une ligne de journal soulevait le voile de son intimité le craignant outre mesure.

En dehors de ses livres, je voudrais bien ne pas exister pour le public, disait-il souvent. Cette lettre à son éditeur, M. Paul Ollendorff, qui fut son ami fidèle des bons et des mauvais jours, en dit long sur ce côté particulier de son caractère:

Etreux, 11 juillet 1887.

Mon cher ami,

La pluie d'échos tombés sur les journaux au sujet de mon voyage en ballon m'a attiré beaucoup de railleries et quelques annuis. Je vous en prie, arrêtez ce torrent.

Ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de donner à un ballon le nom de mon livre (de Floria), et j'ai l'air maintenant pour tout le monde d'avoir fait un tambour de ce ballon.

J'ai passé chez vous pour savoir si le volume marchait bien. On m'a répondu que oui. Si vous avez une minute, dites-moi, un

jour ou l'autre, où nous en sommes. Bien cordialement,

Guy de MAUPASSANT.

L'homme, un peu misanthrope, était au demeurant exquis, la main loyale, le cœur prompt, l'âme légère. M. Jacques Normand, qui fut son collaborateur dans « Musset » et qui le connut beaucoup, l'a dit aux Rouennais dans sa causerie. Il parla aussi de son dramaturge et cita cette lettre d'Alexandre Dumas fils écrite à M. Paul Ollendorff, à une époque où Maupassant frappé par un mal terrible lutait entre la vie et la mort dans une maison de santé:

Cher monsieur Ollendorff,

Je viens de lire la « Paix du foyer ». C'est excellent. Le succès est sûr et sera productif.

J'écris à Claretie. Il ne doit pas hésiter une minute. Je lui conseille de faire débiter Hading là-dedans. Elle pourrait apprendre et répéter pendant qu'elle est encore au Vaudeville et jouer des qu'elle sera libre.

Je lirai au comité et je ferai toutes les répétitions nécessaires. Très heureux de prouver à Maupassant, bien qu'il ne doive jamais le savoir, la grande estime et la grande affection que j'avais pour lui. Recevez mes meilleurs sentiments.

A. DUMAS fils.

Il s'agit, comme on le devine, de la « Paix du ménage », jouée avec un si vif succès par M. Worms et Mlle Bartet à la Comédie-Française. Maupassant mourut sans rien savoir. Et ce fut la dernière ironie dans la vie de ce génial écrivain à l'étrange et surprenante destinée!

Une Lettre inédite du Frère de La Guiccioli

— SUR —

LORD BYRON

Au moment où les édiles de la ville d'Aberdeen s'appressent à élever une statue au chanteur de « Childe Harold », et où ce qu'on appelle déjà « Renaissance Byronienne » se produit en Angleterre, nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs la première d'une série inédite des derniers moments de l'illustre et infortuné poète, en Grèce. Ce fut en présence de Fletcher, son vieux serviteur, et de son ami et compagnon d'armes, le comte Pietro Gamba, frère de la célèbre Guiccioli, que Byron expira, à Missolonghi, le 19 avril 1824. Gamba se rendit peu après à Londres, et adressa la lettre qui suit à la sœur du poète, l'honorable Madame Augusta Leigh:

Londres, 17 août 1824.

Madame,

Après la perte, à jamais regrettable, de votre illustre frère, dont l'amitié avait honoré ma vie depuis tant d'années, mon unique but a été de remplir mon devoir envers sa mémoire et envers ceux qui, comme je le savais, lui avaient été les plus chers et le plus près de son cœur, alors qu'il vivait. J'eusse voulu que les détails dont je vais vous faire part fussent d'une nature à vous satisfaire; mais il me sera difficile de vous donner d'autres nouvelles que celles qu'on a dû déjà porter à votre connaissance. J'ai prié note des moindres paroles prononcées par lui à ses derniers moments, et mon récit vous fera voir, de la façon la plus évidente, que sa maladie fut si soudaine que nous en fumes tous pris par surprise, et lui-même encore plus que nous.

Si vous le voulez, je vous ferai un récit exact et minutieux de sa manière de vivre et de, tout ce

qui est trait à son état de corps et d'esprit depuis le commencement de cette fatale expédition en Grèce, car non seulement j'étais presque tout le temps à ses côtés, mais je prenais encore soin de rédiger jour par jour un journal de notre vie. Je ne parlerai pour le moment que de la dernière partie de cette époque, celle qui suivit son attaque d'épilepsie.

Ce fut le 15 février, vers sept heures du soir, comme on a dû vous en informer qu'il se sentit subitement indisposé. A partir de cette date, il vécut très brève, ne se nourrissant que de légumes et de poisson. Il prenait, cependant, trop de médicaments, selon une habitude qu'il avait toujours eue, du reste. Il était persuadé que les seuls moyens propres à prévenir une rechute consistaient à se mettre à un régime sévère et à faire beaucoup d'exercice. Il faisait, en conséquence, de très longues promenades à cheval, tous les jours, quand le temps le permettait, et trouvait même cela insuffisant, car, dans la soirée, il s'exerçait encore au bâton ou au sabre.

Les demandes continuelles d'argent faites par les Grecs commençaient à lui devenir insupportables. On essaya de les tenir à distance; mais quel est l'individu qui peut se défendre des importunités de ces gens?

L'insubordination et les prétentions excessives des Suisses — une tribu guerrière de la province d'Albanie — avaient enfin décidé à rompre toutes relations avec eux et à ne plus songer à l'expédition longuement projetée contre Lévan. Il se mit alors à lever à ses frais une légion grecque, dont les officiers devaient être des Français. Il s'en réservait le commandement suprême et me nomma son lieutenant. Nous nous occupions donc de ce projet, et il prenait déjà ses dispositions pour quitter les marais de Missolonghi le plus tôt possible.

Le matin de ce jour fatal, il reçut des lettres Ioniennes et d'Angleterre des lettres contenant les nouvelles les plus satisfaisantes, et particulièrement une lettre de vous où il était question de la santé de sa fille Ada. Vous lui envoyiez par la même occasion le portrait de sa fille, fait de profil, au crayon. Il sortit de sa chambre, de bonne heure, tenant le portrait à la main. Il en parla longuement et me fit la remarque que sa fille, — comme lui-même, du reste, quand il était enfant, — préférait des contes et des histoires en prose à la poésie. Il dit aussi qu'il était assez curieux que sa sœur eût fait une grave maladie au moment même où il avait eu sa première attaque.

Comme il n'était pas monté à cheval depuis deux ou trois jours, il voulut le faire ce jour-là, qui qu'il y eût des menaces de pluie. A trois ou quatre milles de la ville, un gros orage nous surprit. A notre arrivée aux murs de Missolonghi, il était trempé de pluie et de sueur. Je ne pus le persuader de retourner chez nous à cheval, au lieu de rester assis dans un bateau dans l'état où il était. Il me répondit: « Quel beau soldat je ferais, si je ne pouvais supporter une petite misère de ce genre! » Deux heures après son retour, des frissons le prirent. Il avait aussi une fièvre assez légère et des douleurs rhumatismales. J'allai le voir dans sa chambre, à huit heures à peu près. Il était allongé sur un sofa et paraissait agité et triste. Il me dit: « Je souffre beaucoup. La mort m'en effraie pas, mais je ne puis supporter ces douleurs. »

Les médecins proposèrent une saignée. Il refusa en disant: « N'y a-t-il donc point d'autres remèdes? »

Je crains qu'un des médecins n'ait partagé cette aversion pour les saignées et ne lui ait dit qu'il n'y avait aucune nécessité d'en faire. Mais, à ce moment, il n'y avait pas le moindre soupçon de danger. La vérité est que le danger lui-même n'existait pas.

Le 14 avril — il se leva à midi. Il me parut plus calme. La fièvre

avait diminué, mais il se plaignait de faiblesse et de douleurs à la tête. Il voulut faire une promenade à cheval, mais le ciel était couvert et ses médecins l'en dissuadèrent.

Le 16 avril. — Je fus retenu au lit, toute la journée, par une entorse au pied. Je ne pus le voir, mais on vint me dire que sa maladie suivait un cours régulier et qu'il n'y avait aucun danger. Il écrivit de sa main, une lettre au Gouverneur turc et m'envoya la lettre fin que j'en fis une traduction.

Le 17 avril. — Je réussis à marcher jusqu'à sa chambre. Sa physiologie m'effraya. Il paraissait trop calme, à mon gré. Il me parla de la façon la plus affectueuse, mais avec une voix sépulchrale. Je ne pus maîtriser mon émotion. Des larmes jaillirent de mes yeux et je fus des ma retiré.

Ce fut en ce moment que l'horrible soupçon d'un danger s'éveilla pour la première fois dans mon esprit. Enfin, il se laissa saigner. Il ne put dormir pendant cette nuit. Sa tête et son cou étaient trempés de sueur. On craignit que l'inflammation ne gagnât le cerveau. Ce fut alors seulement qu'on osa chercher le docteur Thomas, mais il ne put venir à temps. Fletcher me dit qu'on lui avait proposé d'envoyer chercher le docteur deux ou trois jours auparavant, mais qu'il avait refusé.

Je ne crois pas cependant qu'aucun de nous ait eu conscience de la gravité de son état avant le 17 avril. Bien plus, nous étions convaincus, la veille même, qu'il allait mieux.

Depuis quelques nuits il ne pouvait dormir. Ce fut alors qu'il dit au docteur Millingen: « Je sais que dans six heures je mourrai, mais je préfère mille fois mourir. » Il répéta cela à Fletcher peu de temps après. Dans la nuit du 17 au 18, il eut du délire et parla de se battre, mais il n'eut conscience de son état ni pendant cette nuit, ni pendant la matinée du jour suivant.

Le 18 avril. — On craignit, le matin, que l'inflammation n'eût gagné le cerveau. Les médecins proposèrent une nouvelle saignée. Il refusa.

Vers midi, je me tenais près de son lit, quand il me demanda si l'on n'avait reçu aucune lettre pour lui. Il y en avait une, envoyée par un évêque grec. Je lui répondis cependant qu'il n'y en avait pas de peur de l'agiter. « Je sais, me dit-il, qu'il y a une lettre de Mavrocordat à Lurichio. » — Il est vrai, mylord...

« Eh bien, je veux la lire! » J'allai chercher la lettre et je remis au bout de cinq minutes. L'ouvrier. La lettre était écrite moitié en français et moitié en grec moderne. Il traduisit le français en anglais sans la moindre hésitation. Il essaya de traduire le grec. Craignant que cela ne le fatiguât, je lui offris mes services comme traducteur. Il refusa. Enfin il en démêla le sens lui-même, et me fit cette remarque: « Assurément l'arrivé de Napier, nous essaierons de faire ce que nous pourrions. N'est-ce point la preuve que, dans cette matinée du 18, il n'avait encore aucune conscience du danger où il était? »

Aujourd'hui, dimanche de Pâques, il y a grande fête dans la ville. Il est d'usage, en Grèce, en ce jour, de tirer, à midi, du canon et des salves d'artillerie. Je fis sortir cependant la légion hors de la ville, afin qu'il n'y eût aucun bruit près de la maison du poète. Le Gouvernement ordonna en même temps, à la garde civile de faire la patrouille dans les rues et d'annoncer aux citoyens que leur illustre bienfaiteur était dangereusement malade, et qu'on devait s'abstenir de toute démonstration près de sa résidence.

Tandis que nous étions hors de la ville, son état empira et il se rendit enfin compte de la gravité de sa maladie. Combien il est à regretter que nous n'étions point là! Il essaya de se faire comprendre par Fletcher, comme celui-ci a dû vous en informer.

D'après son serviteur, Tita, il eut la conscience de son danger immédiat peu après la consultation entre ses médecins, à quatre heures de l'après-midi. Tita, Fletcher et le docteur Millingen étaient debout autour de son lit. Ils ne pouvaient retenir leurs larmes et voulurent se retirer. « Oh! quelle belle scène! dit doucement Byron, souriant à... ni. Puis il demanda à voir Parry pour lui dire quelque chose de très important. Cela devait être au sujet de son testament, je crois.

Parry était avec moi en ville. Quand il arriva, le poète ne pouvait reconnaître personne. Il voulait dormir et sommeilla pendant une demi-heure. Il se réveilla à cinq heures et demie. Je n'eus pas le courage d'aller le voir. J'y envoyai Parry. Mylord le reconut alors. Il essaya de se faire comprendre de lui, mais il n'y réussit point. Vers six heures environ, il se rendormit. Ce fut, hélas! son dernier sommeil! Il respira, cependant, jusqu'à six heures du jour suivant, dans la soirée, mais sans prononcer un seul mot et dans un état demi-léthargique.

Je pris note des quelques mots qu'il prononça alors qu'il venait de se rendre subitement compte du danger imminent.

Il s'écria: « Pauvre Grèce, pauvre peuple!... Ma pauvre famille!... Pourquoi n'ai-je appris que j'allais mourir plus tôt?... Maintenant, il est trop tard!... Et, parlant encore de la Grèce, il ajouta: « Je lui ai donné mon temps, mon argent et ma santé; qu'aurais-je pu faire de plus?... Et maintenant voici que je lui ai donné ma vie!... »

Il répéta plusieurs fois qu'il regrettaient de mourir, mais qu'il était content de n'avoir eu la conscience de son état plus tôt. Il fit mention de quelques noms et de quelques sommes d'argent, mais on ne peut savoir exactement ce qu'il voulait dire.

Il proposa le nom de sa fille chérie, de sa sœur, de sa femme et de ses amis Hobhouse et Kinaird: « Pourquoi ne suis-je pas allé en Angleterre avant de venir ici? Je quitte tous ceux que j'aime, mais autrement je suis content de mourir... »

Il est certain qu'à partir de six heures du soir, le 18, il n'éprouva plus de souffrances.

Il mourut sur une terre étrangère et parmi des étrangers, mais nul ne fut plus aimé et plus pleuré que lui.

C'est une consolation de penser qu'il est éteint tandis que sa gloire rayonnait du plus haut ciel, tandis que, s'il avait vécu, il aurait subi des déceptions sans nombre, étant donné son caractère et la carrière qu'il venait d'entreprendre.

Le Prince Mavrocordat me confia ses papiers et ses effets. J'en ai rendu un compte exact à M. Hobhouse.

S'il m'a été donné d'accomplir vos vœux, je serai amplement récompensé. Me le dire, ce serait la meilleure consolation que vous pourriez m'offrir.

Ceux qui ne l'ont connu que par ses écrits pleureront à jamais la mort d'un si grand génie.

Mais je connaissais son cœur, et si la douleur en commun peut adoucir en quelque sorte votre deuil, soyez assurée, Madame, que nul ne ressent plus profondément cette douleur que

Votre très humble serviteur

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Comte PIETRO GAMBA.

Les troupes ramenées de l'île de Cuba. Appréhensions dans les Etats du Sud.

Washington, 1er avril. — Le département de la guerre est prévenu que le retour des troupes de l'île de Cuba cause quelques appréhensions dans les Etats du Sud, où l'on craint qu'ils n'introduisent la fièvre jaune.

Des protestations ont été faites contre l'établissement d'un camp à Atlanta, et il a été suggéré d'envoyer les troupes au nord et de ne pas les licencier dans le sud.

En ce qui concerne les troupes du sud il n'est possible de les licencier que près de leurs états. Les autres seront envoyés au nord. On déclare au département d'être que l'enquête sur l'établissement d'un camp à Atlanta a démontré que les dépenses seraient considérables, tandis qu'il existe des camps parfaitement aménagés à Savannah, à Augusta et à d'autres points.

Pour ces raisons, il est probable que l'idée d'un camp à Atlanta sera abandonnée.

L'autorité du département de la guerre prend toutes les précautions possibles pour prévenir l'introduction de maladies contagieuses. Elles ne prennent aucune décision sans consulter le chirurgien général Wyman, du service des hôpitaux de la marine.

Elles agissent d'après ses suggestions et ses avis. En somme, la question de protection contre les maladies contagieuses est entièrement entre ses mains.

S'il y a le moindre danger d'infection les troupes seront immédiatement envoyées au camp Meade, en Pennsylvanie.

Grève de mineurs.

Atlanta, Georgie, 1er avril. — Dépêche spéciale de Birmingham, Alabama, hier avril. Deux mille ouvriers employés aux mines de fer de Fossil, de Mustoda, de Redding, de Wade Gap et d'Albee, et les ouvriers des mines de charbon de Hargrove et de Belle Hill, dans le comté de Bibb, se sont mis en grève aujourd'hui.

La cause des troubles aux mines de fer est, dit-on, l'inefficacité du système de bons.

Les ouvriers des mines de charbon ont quitté le travail parce que les journaliers n'ont pas reçu l'augmentation accordée le 1er mars.

Cette grève réduit de cent wagons par jour la production du minéral de fer.

Les directeurs des compagnies refusent de donner des informations.

Le 35e du Minnesota à Wartrace.

Atlanta, Georgie, 1er avril. — Dépêche spéciale de Wartrace, Tennessee, au «Journal»: Le 35e régiment du Minnesota a traversé Wartrace aujourd'hui. L'activité a été grande dans les camps pendant l'arrêt des trains.

Un soldat a tiré sur un jeune noir inoffensif du nom de John Phee et a sauté sur le train en marche. Un télégraphiste immédiatement à Murrefresboro, où il sera arrêté.

Le Nouveau Défenseur de la Coupe.

Le nouveau défenseur de la coupe, que l'on construisait en ce moment, sera croisé en lapis bleu marine siamois lancé. Sa construction a été gardée secrètement, mais il est maintenant qu'il pourra facilement garder la coupe. L'Amérique se met rapidement au premier rang. Un bon exemple de ce qui se fait dans le monde de la voile et des sports nautiques. On a dit que le défendeur de la coupe, le capitaine de la «Sloop» de la marine américaine, avait remporté le championnat pour la défense de la coupe de l'été 1898.

Le reste le champion pour la défense de la coupe d'été 1898, tel que l'indiquent la constitution, la nécessité, l'existence des troupes de la voile et des sports nautiques. C'est aussi un excellent prétexte de la matière, qui a été, ainsi que les livres ou général et les livres d'intermittence. Il est fortement recommandé à tous à cette époque de l'année.

Dépêches Télégraphiques